QUELQUES RELIQUAIRES DE SAINT DÉMÉTRIOS ET LE MARTYRIUM DU SAINT À SALONIQUE

André Grabar

DANS l'Antiquité, nombreux étaient les sanctuaires où l'on mettait entre les mains des pèlerins des ampoules ou des médaillons bénits, voire des fragments de reliques, enfermées dans un récipient. Depuis le sixième siècle au plus tard, sur beaucoup de ces *eulogies*, on figurait des sujets appropriés, c'est-à-dire inspirés par le culte du lieu: image d'un saint, représentation d'un épisode de sa vie, lorsque le sanctuaire était un martyrium de saint; scènes évangeliques ou bibliques si l'église commémorait un "lieu saint" consacré par l'Ecriture. La confection des reliquaires et médaillons commémoratifs auprès des grands martyria de l'Antiquité a dû être considérable. Elle ne semble pas avoir survécu à la Conquête Arabe et à la Crise Iconoclaste. La décadence de la plupart de ces sanctuaires à cultes spéciaux, à partir de cette période, est certainement en rapport avec le recul de ces catégories d'objets pieux qui portaient la marque de leur lieu d'origine très précis, et parfois d'une dévotion très particulière.

Dans ce qui resta de l'Empire d'Orient, après les conquêtes musulmanes du septième siècle, c'est à Constantinople que les empereurs s'efforcèrent de réunir les reliques du plus grand nombre de saints possible, et ces transferts eurent pour conséquence le "dépeuplement" des provinces en ce qui touche les cultes locaux de reliques, tandis que leur vénération, dans la capitale byzantine, où on les installa, ne semble pas avoir maintenu la saveur des dévotions primitives à leur lieu d'origine. De son côté, la prépondérance prise à Byzance par le culte des icones contribua au recul de la renommée des martyria et, par là, à la raréfaction des objets de dévotion qu'on y confectionnait.

Au moyen âge, il n'y avait plus, probablement, qu'un seul grand martyrium byzantin "en activité," celui de Saint-Démétrios à Salonique. C'était aussi le seul sanctuaire qui continuait à "émettre" de petits objets de dévotion, où l'image du célèbre martyr apparaît aussi régulièrement qu'une marque d'origine. A Byzance au moyen âge, ce genre d'iconographie liée au reliquaire était une survivance, comme l'était en général le culte de saint Démétrios, dans son sanctuaire de Salonique, d'où les empereurs n'ont pas réussi à le déloger. Nous devons à cet archaïsme un groupe de petits reliquaires qui n'ont pas de pendants byzantins d'autres origines.

Voici d'abord la liste, probablement incomplète, de ces reliquaires:

1. *Trésor du monastère de Vatopédi, Mont-Athos.* Boîte rectangulaire en argent, 0.117 sur 0.065 sur 0.065 cm., avec une poignée sur l'un des petits

côtés et un double couvercle sur l'un des grands côtés (Fig. 1). Le premier de ces couvercles est surélevé comme un couvercle de cercueil en pyramide tronquée. Il est décoré d'une image repoussée de saint Démétrios en orant (Fig 2). Le deuxième couvercle, sous le premier, est divisé en deux parties et forme deux portillons à deux volants (Fig. 3). Une figure repoussée décore chaque volant: au portillon au-dessus, les saints Cosmas et Loupos; au portillon au-dessous, les saints Nestor et Damianos. Une fois ouvert le portillon avec les images de Cosmas et Loupos, on aperçoit une deuxième image repoussée de saint Démétrios, qui cette fois est representé jusqu'à la ceinture, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine (Fig. 4). Quant au portillon avec les figures de Nestor et Damianos, on ne trouve, lorsqu'on l'écarte, que l'ouverture carrée de la boîte, aujourd'hui vide. Il est presque certain que, primitivement, c'est ici qu'on devait apercevoir les fragments de reliques que renfermait la boîte. Les cinq autres côtés de la boîte sont décorés de scènes tirées de la vie et des miracles de saint Démétrios. Pour le détail de ces scènes, je renvois le lecteur à l'étude attentive qu'en a fait M. A. Xyngopoulos.[1] Je n'y relèverai qu'une particularité qui ne semble pas avoir été observée jusqu'ici. Les scènes de l'histoire légendaire de saint Démétrios occupent (1) les quatre côtés étroits de la boîte, autour du côté qui porte le couvercle surélevé avec l'image de saint Démétrios en orant; (2) le côté large opposé au couvercle et qui, par rapport à celui-ci, se présente comme le "fond" de la boîte. Or, il existe une légère différence dans la présentation des scènes, sur les côtés étroits, d'une part, et sur le "fond," d'autre part. Sur les premiers, chacune des six scènes est accompagnée d'une longue légende versifiée (formant chaque fois deux vers et une fois trois vers, plus au moins complets); toutes ces inscriptions sont tracées en creux, sur les parois du reliquaire; le nom de saint Démétrios n'est jamais inscrit à côté de son effigie. Par contre, la scène unique de la paroi du fond (Fig. 5) n'est accompagnée d'aucune légende explicative; en revanche, on y trouve marqué le nom de saint Démétrios, et les lettres de cette inscription sont présentées en relief (repoussé) et non pas en creux (gravure), comme ailleurs. Enfin, au lieu des vêtements civils qu'il porte dans toutes les autres scènes, saint Démétrios y apparaît en costume militaire.

Comment expliquer cette différence? Il semblerait que l'artisan s'était servi de deux modèles différents: le premier offrait des illustrations à une pièce de vers résumant la Vie et les Miracles de saint Démétrios,[2] tandis

[1] A. Xyngopoulos, *Βυζαντινὸν κιβωτίδιον μετὰ παραστάσεων ἐκ τοῦ βίου τοῦ ἁγίου Δημητρίου*, in *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς* (1936, en 1937), pp. 101–136 avec fig. et pl. Excellent travail auquel le présent essai doit beaucoup.

[2] Xyngopoulos, p. 104 sq.

que le second était indépendant de cette source et évoquait, par une image sans légende descriptive, un miracle du saint. Ce miracle manque dans les cycles de peintures murales illustrant la Vie de Démétrios. Il appartient d'ailleurs à une catégorie spéciale, celle qui montre Démétrios en protecteur de la ville de Salonique qu'il défend ici contre une attaque barbare. Comme on sait, le martyr a eu plus d'une occasion de manifester son pouvoir, dans des circonstances de ce genre, et plusieurs de ces triomphes sont décrits dans les recueils de ses *Miracula* [3] bien plus anciens que le reliquaire de Vatopédi et qui, par conséquent, auraient pu prendre place dans le poème qu'illustrent les scènes du pourtour du reliquaire. On peut donc se demander si l'image de la défense de Salonique, étant donné qu'elle semble refléter une autre source, n'a pas été inspirée par un miracle plus tardif, c'est-à-dire par une intervention de saint Démétrios lors d'une attaque barbare *postérieure* à la composition des recueils de Miracles et des poèmes illustrés qui en dérivent? On devrait penser surtout à une attaque de barbares autres que les Slaves. En effet, les ennemis devant l'enceinte de Salonique ont un type asiatique que le dessinateur a visiblement voulu mettre en évidence; l'un d'eux porte le casque pointu des guerriers turcs; tous ils sont cavaliers, et ils emploient l'étrier; enfin, le drapeau qui flotte au-dessus d'eux rappelle plutôt les drapeaux des chefs nomades. A mon avis, l'auteur de l'image visait les Cumanes, les Uses ou les Bulgares, qui effectivement s'étaient avancés à plusieurs reprises jusqu'aux portes de Salonique, sans jamais y pénétrer. Quelques-unes de ces attaques sont de dates rapprochées du reliquaire.[4] Il y a eu autant d'occasions de célébrer la victoire de saint Démétrios, défenseur de la cité. L'image n'autorise pas de préciser davantage. Avec M. Xyngopoulos, je daterais ce reliquaire du douzième siècle.[5]

[3] Texte dans Migne, *P.G.*, t. 116. Cf. A. Σιγάλα, *Νικήτα ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης εἰς τὰ θαύματα τοῦ ἁγίου Δημητρίου*, in Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, XII (1936), p. 317 sq. (miracles du "premier livre" du recueil de Migne, dans d'autres versions). Sur la date des différentes séries de recueils, voir les commentaires du P. Corneille de Bye, dans Migne, *loc. cit.*, ainsi que A. Tougard, *De l'histoire profane dans les actes grecs des Bollandistes* (Paris, 1874), p. 81 sq. Les conclusions de ces travaux ont été souvent résumées: voir Delehaye in *Anal. Bolland.*, XLIII, 58–64; O. Tafrali, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie byzantines* (Paris, 1913), p. 12 sq. Les recueils manuscrits des Miracles de S. Démétrios sont loin d'avoir été tous publiés. A. Papadopoulos-Kerameus en reproduit quelques extraits dans *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. I (St. Petersbourg, 1891).

[4] Il semblerait que la dernière attaque de Salonique lors d'une "invasion" barbare date du milieu du XIe siècle (raid des Uses sous Constantin X Doukas: Michel Attaliote, *Hist.*, p. 83 sq. (Bonn). Mais il y a eu plus tard des sièges de Salonique lors de guerres différentes et notamment du fameux siège par les armées du tsar bulgare Kalojan (1207). S. Démétrios y manifesta, une fois encore, sa vertu de chef militaire protecteur de sa ville.

[5] Xyngopoulos, p. 135. Cette date probable, si on la retient, exclut la possibilité d'une image de la victoire de s. Démétrios sur Kalojan (1207).

2. *Trésor de la cathédrale de Halberstadt*[6] (No. 16a), en Allemagne. Boîte rectangulaire en or, 0.045 sur 0.03 cm. (je ne dispose pas d'indications précises sur l'épaisseur du reliquaire, qui doit être d'environ 0.015 cm.), avec une poignée (cassée?) sur l'un des petits côtés et un double couvercle sur l'un des grands côtés. Sur le couvercle extérieur, plat, image émaillée de saint Démétrios debout, une petite croix dans la main droite, la main gauche levée en prière (Fig. 6). Le deuxième couvercle, sous le premier, avec deux portillons superposés: au-dessus un couvercle plus petit à un seul battant; au-dessous, un couvercle plus grand, à deux battants. Pas d'image sur ce deuxième couvercle (Fig. 7). J'ignore l'aménagement interieur de la boîte. Sur le grand côté opposé au couvercle (Fig. 8), image gravée de saint Nestor debout (même attribut et même position des mains que saint Démétrios). L'objet pourrait remonter au dixième siècle.

3. *Même trésor* (No. 24). Boîte en argent doré, 0.01 sur 0.06 sur 0.03 cm., avec traces d'une poignée, arrachée, sur l'un des petit côtés et un double couvercle sur l'un des grands côtés. Sur le couvercle extérieur, surhaussé en pyramide tronquée et rappelant le couvercle d'un cercueil comme à Vatopédi, image repoussée de saint Démétrios en orant (Fig. 9); le deuxième couvercle est formé de deux portillons superposés, chacun muni de deux battants. Sur les battants du portillon au-dessus, figures repoussées des saints Nestor et Loupos; sur ceux du portillon au-dessous, images semblables de Cosmas (?) — manque, arrachée avec l'un des battants — et de Damianos (Fig. 10). Ces portillons, une fois ouverts, laissent apparaître: celui du haut, le buste repoussé de saint Démétrios (Fig. 11); celui du bas, l'intérieur du reliquaire. Le fond de celui-ci, à l'extérieur (côté opposé au couvercle), est décoré d'une image repoussée — en partie arrachée — d'une croix fleurie entourée des lettres $\overline{\text{A}}\,\overline{\Pi}\,\overline{\text{M}}\,\overline{\text{C}}$[7] et d'un cadre ornamenté (Fig. 12). Sur (trois?) des côtés étroits de la boîte court une inscription grecque emaillée qui n'a pas été publiée et qui n'est pas assez nette, sur les photographies dont je dispose. Elle mentionnerait la présence du sang de saint Démétrios et de l'huile provenant de sa relique, à Salonique.[8] L'objet est plus ou moins contemporain de celui de Vatopédi.

4. *Même trésor* (No. 26). Boîte rectangulaire en argent, 0.05 sur 0.035

[6] Les trois reliquaires de s. Démétrios du Trésor de Halberstadt que nous verrons sont brièvement décrits dans Oscar Doering, *Die Kirchen von Halberstadt* (Augsbourg-Koeln-Wien, 1927), p. 66.

[7] M. Anatole Frolow, particulièrement documenté sur la question, connait deux lectures possibles: soit Ἀρχὴ *πίστεως μωσαϊκὸς σταυρός*, soit Ἀδὰμ *πεπτωκὼς μετέστη σταυρῷ*. Ni l'une, ni l'autre ne se laissent rapprocher de saint Démétrios. On connait cependant la place que la croix a tenue dans l'iconographie des martyrs (A. Grabar, *Martyrium*, t. II, 1946, v. index: martyrs et croix).

[8] Doering, p. 66.

sur 0.01 cm., avec poignée sur l'un des petits côtés et un double couvercle sur l'un des grands côtés. J'ignore si le couvercle supérieur est décoré de quelque image. Une figure de saint Démétrios, à cet endroit, me paraît presque inévitable. Le deuxième couvercle, sous le premier, s'ouvre par un seul portillon à deux battants. Je manque d'indications sur l'aspect extérieur de ceux-ci (on pourraît s'attendre à y trouver les images de Nestor et Loupos). A l'intérieur du portillon, apparaît l'image en buste de saint Démétrios mort, les mains croisées sur la poitrine (Fig. 13). Du côté opposé au couvercle, sur le fond du réliquaire, côté extérieur, on trouve une image repoussée d'une croix fleurie accompagnée des monogrammes IC XC (Fig. 14).

5. *Trésor de la Lavra Saint-Athanase, Mont-Athos.*[9] Boîte rectangulaire (en argent?), 0.043 sur 0.025 sur 0.013 cm., avec une poignée, sur l'un des petits côtés et un double couvercle, sur l'un des grands côtés. Le couvercle extérieur porte une image en relief de saint Démétrios orant, tandis que sur (ou plutôt sous) le couvercle intérieur, apparaît une deuxième image du saint; sur ce deuxième relief, il est représenté mort, avec les mains croisées sur la poitrine. Sur trois côtés du pourtour de la boîte, court une inscription gravée qui forme trois vers:

Τὸ *σεπτὸν αἷμα μάρτυρος Δημητρίου*
Συντετήρηται ἐνταῦθα θείαν
πίστιν βεβαιοῦν Ἰωάννου καὶ πόθον.

"Ici le saint sang du martyr Démétrios est préservé confirmant la foi divine et l'amour de Jean." En caractères différents, les mots *ἅγιον αἷμα ἅγιον μύρον* sont tracés sur le quatrième côté du pourtour, celui où est fixée la poignée.

Tous les reliquaires cités se resemblent. Tous ont sensiblement la même forme, tous sont remarquablement petits (ces dimensions réduites font certainement partie de leurs caractéristiques), tous aussi sont munis d'un double couvercle et, sur leur couvercle intéreur, d'un ou de deux portillons qui, à l'exception du minuscule exemple numéro 2, dissimulent une image de saint Démétrios en buste, aux mains croisées et les yeux fermés. Partout (v. l'incertitude au sujet du numéro 4), le premier couvercle porte une image de Démétrios debout, le plus souvent en orant. Dans les exemples 1 et 3, cette image de l'orant prend place sur un couvercle qui reproduit la forme d'un couvercle de cercueil. Ce détail, ainsi que l'image intérieure de Démétrios, qui visiblement le figure mort étendu dans son sarcophage, prouvent que tous ces petits reliquaires imitent un sarcophage. En position

[9] Xyngopoulos, p. 109 avec note 1.

normale ils ont donc le couvercle tourné vers le haut, et le saint debout y occupe la place d'un gisant couché sur le haut d'une tombe, tandis que l'image de Démétrios, sous le couvercle intérieur, image en buste, aux yeux fermés, avec mains croisées, évoque le corps du même saint reposant à l'intérieur de son sarcophage. Bref, tous ces reliquaires prétendent imiter le sarcophage du martyr de Salonique, et la persistance de certains motifs spéciaux, tels que le double couvercle et les images superposées du saint, signifient sûrement qu'ils se trouvaient dans le martyrium de Démétrios, à Salonique.

D'autant plus que, à ma connaissance, il n'y a que les reliquaires de saint Démétrios qui offrent ces particularités y compris la double image du même saint. Malheureusement, pour reconstituer les choses telles qu'elles pouvaient exister en réalité, dans la basilique de Saint-Démétrios, je ne dispose d'aucun témoignage direct: aucun des textes relatifs au martyrium de saint Démétrios ne décrit son sarcophage. Avant les dévastations arabes de 904, les *Miracula* enregistrés au sixième siècle, nous montrent un édicule appelé le Ciboire, peu accessible aux fidèles et abritant, non pas un sarcophage, mais "une espèce de lit en argent": *ὡς ἂν εἰ κραβάτιον ἐξ ἀργύρου*, ou: *σκιμπόδιον . . . κραβάτου*, qui était au milieu du Ciboire (*κατὰ τὸ μέσον ἱδρυμένον*) [10] et, au chevet et aux pieds de ce lit funéraire, deux trônes, l'un en or avec pierres précieuses, l'autre en argent.[11] Dans une vision, saint Démétrios apparaît siégeant sur le premier, tandis que la "dame Eutaxie," personnifiant le bon ordre, occupe le second.

A cette époque ancienne, on ignorait l'emplacement du corps du martyr. En parlant du Ciboire, qui s'élevait dans la nef de la basilique,[12] on n'oubliait jamais de se référer à la tradition, lorsqu'on expliquait que cet édicule était le martyrium du saint: *τὸ λεγόμενον κιβώριον . . . τοῦ ἁγίου . . . Δημητρίου, ἔνθα φασίν τινες κεῖσθαι ὑπὸ γῆν τὸ πανάγιον αὐτοῦ λείψανον . . . , τὸ ἡγιασμένον μνημεῖον* (le Ciboire) *τοῦ μάρτυρος λέγεται περιέχειν*.[13] Ne sachant pas où se trouve le corps saint, on ne pouvait évidemment en procurer des fragments aux empereurs Justinien I, puis Maurice, lorsqu'ils en firent la demande.[14] Et à l'occasion de la demande de Maurice, les autorités ecclésiastiques de Salonique inventèrent même une espèce de doctrine qui donne la préférence à la vénération "dans le cœur" du saint dont le corps reste invisible, en opposant ce culte, plus intelligible, à la méthode appliquée dans

[10] Migne, *P.G.*, t. 116, pp. 1217, 1265.

[11] *Ibid.*, pp. 1265, 1268.

[12] *Ibid.*, p. 1265: *κατὰ μέσον τοῦ ναοῦ πρὸς τοῖς λαιοῖς πλευροῖς*. Les fondations de cet édicule ont été retrouvées après l'incendie de 1917 (v. *infra*).

[13] *Ibid.*, pp. 1217, 1244.

[14] *Ibid.*, pp. 1240, 1241.

ἄλλαις χώραις où, pour exciter la dévotion aux saints, on expose leurs corps ouvertement à la contemplation et au toucher des fidèles, (*εἰώθασι τῶν μαρτυρούντων ἁγίων ἀναφανδὸν τιθέναι τὰ σώματα . . . πρὸς εὐσέβειαν τὰς ψυχὰς διεγείρωσεν*).[15]

A cette époque, le clergé de Salonique admettait qu'il était préférable de ne pas encourager les expressions exagérées de la piété par l'exposition des reliques: . . . *ἐκ δὲ τοὐναντίου τὴν πίστιν νοερῶς ἐν ταῖς ἑαυτῶν καρδίαις ἱδρύσαντες καὶ τὴν αἰσθητὴν τῶν τοιούτων θέαν, δι' ὑπερβάλλουσαν εὐλάβειαν ὀρρωδεῦντες, ἀρκεῖν μὲν αὐτοῖς εἰς θεαρέσκειαν τὸ εἰλικρινὲς ἐνομίσθη τῆς πίστεως.*[16]

Enfin ce texte affirme: la place des tombes des martyrs est donc inconnue, et cela depuis l'âge de leur sépulture, car ceux mêmes qui ensevelirent les saints, pour les soustraire aux païens, ne se souvenaient plus où ils les avaient déposés.

La situation nous paraît donc parfaitement claire, en ce qui concerne la période ancienne: on ignore tout du corps de saint Démétrios, et dans le Ciboire-martyrium, à peu près inaccessible aux simples fidèles (preuve: c'est à travers des visions qu'on apprend les aménagements à l'intérieur de l'édicule), il semble qu'il y a eu un lit funéraire et deux trônes, c'est-à-dire les meubles funéraires typiques d'un héroon antique. Aucune mention n'est faite d'un sarcophage quelconque.

Après 904, le corps du martyr n'est toujours pas dans le Ciboire, puisqu'un moine nommé Vital se voit en rêve creusant le sol sous le Ciboire et y découvrant, à une certaine profondeur, le *λάρναξ* du saint, avec son corps intact. Le récit [17] est rapporté par Jean Staurakios, un auteur du treizième siècle,[18] ce qui semble indiquer que, à cette époque tardive, pas plus qu'avant, on ne prétendait abriter le corps du martyr dans le Ciboire, qui restait pourtant sa *σορός* ou martyrium. Seulement, comme le dit le même récit du rêve chez Staurakios, il y avait à cette époque, dans le Ciboire, un *λάρναξ* – apparemment vide – posé sur le dallage de marbre de l'édicule: il a fallu le déplacer (*μετέστησαν λάρνακα*) puis enlever quelques dalles,[19] pour commencer à creuser le sol et arriver à un autre *λάρναξ*, celui-ci avec le corps du martyr.[20]

[15] *Ibid.*, p. 1240.
[16] *Ibid.*, p. 1240.
[17] *Ibid.*, p. 1418 sq.
[18] C'est l'opinion de Corneille de Buye (*ibid.*). Krumbacher, *Gesch. der byz. Litteratur*, p. 192, ne croit pouvoir déterminer l'époque exacte à laquelle vécut Jean Staurakios.
[19] Καὶ μαρμάρους ἦραν ἐκεῖθεν ἐκ μέσου ἑπτὰ . . . (*ibid.*, 1418).
[20] Ἐπεὶ δὲ ἡ ὀρυγὴ φθάσοι πήχεων ἄχρι τριῶν, καὶ μικρόν τι πρός, λάρναξ ἐφάνη τούτοις περικεκαλυμμένη μαρμάρῳ λευκῇ, ἣν καὶ ταύτην ἐκεῖθεν διάραντες, καὶ τὴν λάρνακα ἀνακαλυψάμενοι, εἶδον ἔνδον ταύτης ἀκτινοβολοῦντα τὸν μάρτυρα (*ibid.*, 1418). Cf. Papadopoulos-Kerameus, *loc. cit.*, p. 193. M. Xyngopoulos (p. 111) reconstitue les aménagements en partant des

Rappelons-nous qu'il s'agit d'un rêve et que, par ailleurs, nous n'avons aucun renseignement sur une "élévation" éventuelle du *λάρναξ* sous-terrain révélé à Vital. Il faut donc supposer que, de son temps (et probablement depuis le dixième siècle), le Ciboire abritait un sarcophage vide posé sur le dallage de l'édicule et qui semble avoir remplacé le *κραββάτιον* que les visionnaires du septième siècle avaient aperçu au même endroit. Ce lit était en argent. On ne nous dit rien sur la matière du *λάρναξ* ou sarcophage qui a dû remplacer le lit primitif, mais je le croirais volontiers en argent, lui aussi (v. *infra*).

Des rêves comme celui de Vital et de ses prédécesseurs, reflètent évidemment la réalité telle qu'elle a pu être connue de ces visionnaires. Aussi, en ce qui concerne Vital, s'il est évident que la fouille clandestine à laquelle il procéda dans son rêve n'a jamais eu lieu, et que par conséquent ni lui ni un autre n'ont vu le corps du saint, dans le cercueil de marbre blanc qu'il trouva sous terre, il n'en est pas moins certain que, de son temps, on devait croire à l'existence d'un "sarcophage blanc enfoui sous terre et entouré d'un sol impregné du *μύρον* qui sortait de ce reliquaire"; [21] et il a dû y avoir eu aussi quelque chose de réél correspondant à ce corps de saint Démétrios qu'il dit avoir trouvé en soulevant le couvercle du sarcophage enfoui sous terre et qu'il caractérise avec une certaine précision. Il vit le saint comme s'il était vivant et endormi, le sourire aux lèvres et l'expression gaie: *εἶδον ἔνδον ταύτης ἀκτινοβολοῦντα τὸν μάρτυρα κείμενον, ζῶντα καθαρῶς, καὶ ἐοικότα ὑπνώττοντι, ὑπομειδιῶντα καὶ φαιδρωπόν.*[22]

Ces "réalités" reflétées par le rêve de Vital le sont aussi par nos reliquaires.

Rien de plus banal, en Grèce, qu'un "sarcophage de marbre blanc," qu'on trouve enfoui dans le sol. Mais le fait essentiel de ce récit est l'apparition soudaine de cette huile qui, sortant du corps du martyr comme d'une fontaine, se répand partout, imbibe le sol autour du sarcophage, éclabousse Vital et son compagnon. Je ne crois pas me tromper que c'est là la partie centrale du récit, celle qui le "justifie" du point de vue du culte de saint Démétrios: le rêve de Vital montre que ce "myron" — dont les forces curatives feront dorénavant la gloire du pèlerinage de saint Démétrios — a pour source intarissable le corps du martyr. Le récit donne à ce sujet tous les

---

mêmes textes. Nous sommes d'accord avec lui, sauf sur deux points, mais qui nous paraissent importants: le sarcophage supérieur, celui qui se trouvait dans le Ciboire, n'a pas été en marbre, comme l'admet M. Xyngopoulos, mais en métal; et il a dû être vide; l'existence réelle du sarcophage en marbre contenant les ossements du martyr n'est pas certaine; le texte qui en parle est le récit d'un rêve.

[21] Migne, *P.G.*, t. 116, 1418.

[22] *Ibid.*, 1418.

détails voulus: l'huile sort par la plaie de la lance qui tua Démétrios; elle est mêlée à son sang ou plutôt c'est son sang même miraculeusement transformé en onguent.[23] Une autre vision citée par le même Jean Staurakios [24] fait apparaître saint Démétrios en personne qui explique comment, dans quelle direction, le "myron" se répend depuis le tombeau du saint et comment, par des tubes, il arrive à l'endroit où il est recueilli par les fidèles. Ici également le récit a pour tâche de lier le "myron" nouvellement apparu au culte traditionnel des reliques de Démétrios.

Il s'agit, comme on le voit, d'un phénomène assez différent de celui qu'a connu la vie religieuse de l'époque paléochrétienne qui, elle aussi, a voué une grande vénération à l'huile des martyrs. A cette époque ancienne, une huile qui n'avait rien de miraculeux était (si elle ne provenait pas des lampes allumées dans le martyrium) versée dans le reliquaire et recueillie ensuite, après avoir traversé les ossements du saint, qui lui conféraient une force curative.[25] A Salonique, l'origine même de l'onguent était considérée comme surnaturelle; c'était une émanation des reliques, un fruit de leur sainteté, et cette différence suffirait pour suggérer une époque postérieure. Or il se trouve que la qualité de *μυροβλύτης* n'est reconnue à saint Démétrios que par des textes qui ne remontent pas au-delà du dixième siècle; et d'autre part, les fouilles effectuées sous la basilique après l'incendie de 1917 ont confirmé les allusions des récits de Jean Staurakios, en faisant apparaître les restes des tuyaux par lesquels, sous le dallage, le "myron" était mis à la disposition des fidèles.[26] Seulement, au lieu de partir d'un sarcophage avec les restes du martyr – comme le suggère le récit de Vital – les tuyaux ne faisaient que passer auprès d'un petit vase-reliquaire, rempli d'une substance que a dû être du sang de Démétrios. Les tuyaux aboutissaient dans la crypte du chevet de la basilique, à une éspèce de fontaine qui était flanquée d'un petit bassin rond. Cette fontaine étant nettement plus ancienne que le dixième siècle, il est probable qu'elle n'y était aménagée primitivement (septième siècle ?) que pour recueillir l'eau d'un puits voisin et était alors un "ayasma." [27] C'est à l'époque où se révéla la miraculeuse huile que tout cet aménagement antérieur a dû être adapté de façon à capter et à distribuer l'onguent miraculeux. C'est là aussi qu'ont dû être remplis d'huile – dixième, onzième, douzième et treizième siècles – les divers reliquaires que nous publions, car précisément ils contenaient tous non pas des particules des

[23] *Ibid.*, 1421: le *μύρον* provient *ἐκ τῶν ἐμῶν αἱμάτων*, déclare Démétrios lors d'une vision.
[24] *Ibid.*, 1421.
[25] J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie* (Paris, 1944), pp. 163–167. A la bibliographie qu'on y trouvera joindre: E. Dyggve, in *Zeit. für Kirchengeschichte*, t. 59 (1940), p. 113 sq.
[26] G. Sotiriou, dans 'Αρχ. Δελτ., 4 (1918). Grabar, *Martyrium*, I, p. 453.
[27] Grabar, I, p. 450 sq.

ossements du martyr, mais — à en croire les inscriptions qu'on y trouve quelquefois — du sang, ou du "myron" et du sang de saint Démétrios (comme on vient de l'apprendre par Jean Staurakios, c'était en réalité une seule et même substance, qui, dérivée du sang du martyr, était à la fois sang et huile). Bref, nos reliquaires, comme les fouilles de 1917, confirment les récits de Jean Staurakios et — puisque la série des reliquaires remonte au dixième siècle — corroborent l'opinion selon laquelle le culte de l'huile de saint Démétrios commença après 904.

On ne saura probablement jamais pourquoi ces débuts coïncident avec la période qui suivit les dévastations des Arabes. Aurait-on découvert, lors des travaux de reconstruction, sous le dallage, le vase ancien rempli du sang de Démétrios (celui que les fouilles récentes ont fait apparaître à nouveau?) et une telle découverte aurait-elle donné naissance au culte de l'huile qui — par contact avec le sang coagulé — s'appropriait elle-même les qualités de la relique du sang? Il est certain, en tout cas, que la source intarissable de cet onguent dota enfin le martyrium de saint Démétrios de ce que, depuis Justinien et Maurice, y réclamaient les croyants: les objets sanctifiés qu'on pouvait emporter et qui mettaient à portée et faisaient rayonner au loin l'énergie miraculeuse du saint guérisseur. Car si Démétrios — capitaine des armées chrétiennes était le patron de la collectivité des citadins de Salonique et, plus tard (douzième-treizième siècles) protecteur des empereurs byzantins, des despotes de l'Epire, des rois bulgares, des princes russes, il était surtout, dans la vie quotidienne d'innombrables individus, un incomparable guérisseur. Le culte du "myron," ses installations et ses reliquaires, doivent leur existence à un rebondissement de cet aspect de la foi en saint Démétrios, après le dixième siècle.

Le récit de Jean Staurakios explique aussi, en rapport avec ce culte, les figurations qui ornent les reliquaires, et leur forme même. Celle-ci, on l'a vu, rappelle un sarcophage en miniature. Or, le moine Vital vit précisement, à l'intérieur du Ciboire, un *λάρναξ*, qui remplaça le *κραββάτιον* des visions plus anciennes. Les reliquaires pourraient imiter ce sarcophage, et nous rapporterons plus loin un argument décisif en faveur de cette hypothèse (v. *infra*). Le *λάρναξ* qui se trouvait dans le Ciboire, on s'en souvient, ne contenait pas les reliques du martyr. Il devait être vide et il se laissait déplacer. Pourquoi alors, sur les reliquaires qui l'imitent, voit-on des figurations de saint Démétrios?

Il faut se rappeler que déjà sur le *κραββάτιον* funéraire du septième siècle un visionnaire avait aperçu et vénéré une image (*προσώπιον*) du martyr.[28] On ne nous dit pas comment elle représentait le saint, ni en quoi elle était faite.

[28] Migne, *P.G.*, t. 116, p. 1218.

Mais puisqu'il s'agit d'une image fixée sur un lit d'argent, je plaiderais en faveur d'une *imago clipeata*, en relief. Les médaillons renfermant les têtes de saint Pierre et de saint Paul, sur le trône de Dieu dans la mosaïque du chevet de S. Maria Maggiore, à Rome (cinquième siècle),[29] pourraient donner une idée de ce *προσώπιον* du cinquième-sixième siècle. Les reliquaires du moyen âge, qui ne s'inspirent point du lit funéraire ancien, probablement détruit par les Arabes, ne reflètent certainement pas cette image archaïque. A la place de celle-ci, ils montrent, sur deux couvercles superposés, d'abord Démétrios vivant, en orant; puis Démétrios mort, les yeux fermés, les bras croisés sur la poitrine. La présence de ces images, si elles aussi devaient s'inspirer du *λάρναξ* vide du Ciboire, parlerait en faveur d'un sarcophage en métal, probablement en argent (massif ou en feuilles minces clouées sur un corps en bois). En effet, aucune analogie ne nous autorise à supposer des reliefs à grande échelle figurant saint Démétrios sur le couvercle d'un sarcophage du dixième siècle en marbre. La superposition de deux couvercles sur les reliquaires, et la légéreté relative du sarcophage original (que le moine Vital déplace avant de fouiller le sol), corroborent l'hypothèse d'un objet en métal.

Sur le premier couvercle des reliquaires, le saint en orant reprend l'iconographie la plus stable de Démétrios, que nous connaissons depuis les mosaïques du cinquième siècle et qui est conforme à l'un des types les plus anciens de l'iconographie funéraire des martyrs.[30] Au dixième siècle, sur le nouveau sarcophage, on a dû représenter cette image en partant des figurations courantes du saint et peut-être d'une image brodée étendue sur le sarcophage.[31] Bref, cette image là ne demande aucune explication spéciale. Par contre, l'effigie du deuxième couvercle, celle de Démétrios étendu mort, est très extraordinaire. Aucun autre saint, à ma connaissance, n'a été représenté de cette façon, par les iconographes byzantins, qui, avec système certainement, ont évité de figurer le corps inanimé des saints (sauf evidemment dans les scènes "historiques" qui montrent le moment même de la mort, violente ou pas, de chaque saint).[32] Le caractère exceptionnel de cette

[29] Reproduction (d'après Wilpert): Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin*, pl. xxxv, 1.

[30] Grabar, *Martyrium*, II, p. 26 sq., 28 sq.

[31] Il semble qu'un tissu avec une image brodée de s. Démétrios en orant recouvrait le sarcophage (vide) dans le Ciboire: en 1149 une image de cette provenance fut transférée à Constantinople par l'empereur Manuel Comnène. L'événement a été noté par les Synaxaires: voir Xyngopoulos, p. 113. Au XIV[e] siècle une image semblable se trouvait de nouveau dans le Ciboire: Xyngopoulos, p. 113, note 3. Sur les broderies russes semblables, voir *infra*, p. 15, note 36.

[32] Je pense notamment aux illustrations des Synaxaires, Ménologes, Menées ou autres récits hagiographiques où l'on voit des saints représentés sur leur lit de mort, le jour même de leur décès. Les exemples connus les plus anciens sont dans le Paris. gr. 510 et datent donc de 880 environ. Dans la Dormition, la Vierge est représentée d'une façon semblable depuis le

iconographie suppose une raison non moins particulière pour l'avoir adoptée.

Disons tout de suite que l'originalité de cette iconographie aurait pu être mise en doute, car nous ne connaissons qu'une partie infime des images de piété byzantines. Il me semble cependant que les chances de rencontrer un jour une image semblable d'un autre saint sont pratiquement négligeables, en ce qui concerne le moyen âge. Car les corps de la plupart des saints à cette époque se trouvaient déjà à Constantinople où le culte de ces reliques diminua naturellement en intensité et en individualité. Or ceci n'était guère favorable à la création d'images aussi immédiates que celles qui représentent le saint étendu dans son cercueil. D'autant plus que, sauf erreur, les rares corps saints qu'on continuait à conserver en entier et dans des sarcophages exposés dans des locaux accessibles (et non pas dissimulés sous les dallages des églises) n'apparaissaient pas aux regards des fidèles, le couvercle des sarcophages restant fermé.

Ce n'est donc pas, croyons-nous, par l'effet du hasard que Démétrios soit le seul saint byzantin dont on connaîsse des figurations de ce genre. Quant aux conditions dans lesquelles elles furent créées, à Salonique, un fait me paraît certain, à savoir le rapport qui existe entre l'image de Démétrios mort et la description que Vital nous donne de l'aspect du corps du martyr, tel qu'il l'aperçût dans son rêve. Le trait frappant de ce passage est le sourire que Vital a observé sur le visage de Démétrios, lorsqu'il souleva le couvercle du *λάρναξ* souterrain.[33] Car il n'est pas douteux que toutes les images de Démétrios mort, sur les reliquaires, s'efforcent de reproduire le rictus d'un sourire; et c'est ce qui donne d'ailleurs à ces images un air si troublant (Fig. 15).

Il est plus difficile de dire à qui il faut accorder la priorité: au rêve de Vital ou à l'image des reliquaires? Tel qu'il nous est conservé, le récit de Vital apparaît sous le nom d'un hagiographe (Jean Staurakios) qui semble avoir vécu (treizième siècle) plusieurs siècles après l'exemple le plus ancien de cette image (onzième siècle). Mais nul ne sait à quelle époque remonte le rêve du moine Vital, qui, d'ailleurs, n'a peut-être pas été le premier à avoir la vision du corps incorruptible du martyr dans sa tombe. Je crois cependant que c'est à l'iconographie qu'il faut donner la priorité sur les visions. Vital a dû voir en rêve ce que lui suggérait la "réalité," c'est-à-dire l'image supposée d'un second couvercle du *λάρναξ* vide dans le Ciboire: le visage souriant d'un homme endormi.

X^e^–XIe siècle également. Mais il s'agit, dans tous ces cas, d'images à prétextes historiques (il s'agissait de montrer le saint ou la sainte immédiatement après leur mort) et non pas de corps saints tels qu'ils pouvaient apparaître aux yeux des chrétiens du moyen âge.

[33] Voir passage cité p. 10, n. 22.

Quant à l'origine de cette image, je la rattacherai à deux faits. D'une part — on l'a vu par les récits de Jean Staurakios — les réformateurs du culte de saint Démétrios après 904 furent particulièrement préoccupés à établir un lien entre le corps du martyr et le "myron," et par conséquent soucieux de rappeler la présence effective de ce corps, sous le dallage de la basilique, dans le Ciboire. En exécution de ce programme, ils ont fixé, dans le Ciboire, un sarcophage vide, qui devait évoquer celui, invisible, qu'on croyait être sous terre et qui était sensé abriter le corps du saint. C'était une innovation, car, on s'en souvient, avant 904, il n'y avait pas de sarcophage dans le Ciboire. Or, en agissant dans le même sens, on pouvait — sous le couvercle du sarcophage vide — en établir un deuxième, pour y figurer en relief, le corps du saint. Cela pouvait aider à imaginer, avec plus de précision, le corps miraculeusement intact et *μυροβλύτης*, qui se trouverait lui-même quelques pieds au-dessous, enfoui sous terre. Les conditions spéciales qui correspondent à un moment précis de l'histoire du culte de saint Démétrios, expliqueraient ainsi la création, vers le dixième siècle, d'un type iconographique non moins spécial.

Le second fait est d'ordre plus général. Pour créer une image aussi originale, qui tranche sur la pratique traditionnelle de l'iconographie byzantine des martyr,[34] il ne suffisait pas de reconnaître l'utilité d'une pareille image, en rapport avec un programme d'aménagements cultuels. Il fallait que l'art de l'époque fut suffisamment préparé pour pouvoir répondre à ce programme. L'image de Démétrios mort se laisse-t-elle "situer" dans l'ambiance artistique byzantine? L'iconographie des saints, nous l'avons dit, ne nous fournit aucune analogie utile. Par contre, la tentative des imagiers de Salonique se rencontre avec celle des peintres byzantins qui, au onzième siècle, se mirent à figurer le Christ mort sur la croix [35] et représentèrent sa tête aux yeux clos, comme si elle était plongée dans un doux sommeil. A la même époque, ou peu s'en faut, on créa l'image du Christ mort, yeux fermés, bras croisés sur la poitrine, pour le figurer tel qu'il apparût après la déposition de la croix. Cette figuration pérpetuée par les voiles liturgiques dits de l'*epitaphios*, s'apparente étroitement aux images de Démétrios dans son cercueil.[36] La conception iconographique nouvelle du Christ mort semble

[34] L'intensité du culte des reliques n'empêcha pas les Byzantins d'éviter soigneusement toute représentation du cadavre vénéré du saint; auprès des reliques-ossements, ils figuraient le saint dans des épisodes de sa vie et, surtout, en état de béatitude au Paradis (Grabar, *Martyrium*, II, p. 39 sq.).

[35] Sur cette innovation iconographique, dernièrement: L. H. Grondijs, *L'iconographie byzantine du Crucifié mort sur la croix* (Utrecht, 1947).

[36] Les plus anciens exemples de cette image cités dans N. P. Kondakov, *Opis' Pamiatnikov drevnosti . . . Gruzii* (St. Petersbourg, 1890), fig. 55, et G. Millet, *Iconographie de l'Evangile* (Paris, 1916), p. 499 sq. Belle série d'Epitaphioï, dans Millet, *Broderies religieuses de style byzantin* (Paris, 1947), pl. CLXXVI sq.

avoir répondu à des préoccupations théologiques et exprimé l'incorruptibilité du corps de Jésus, après sa mort sur la croix. L'aphtarsie du corps de saint Démétrios étant à la base de la croyance en sa qualité de μυροβλύτης, il se pourrait que l'image du martyr mort, le sourire aux lèvres, ait été jugée utile à Salonique, et le lien de celle-ci avec le programme des aménagements que nous connaissons s'en trouverait raffermi. De toute façon, les images du Christ mort montrent que, vers le dixième-onzième siècles, l'art byzantin s'était justement ouvert à un genre de recherche que nous trouvons reflété par nos effigies de Démétrios sur les reliquaires.[37]

Les reliquaires en forme de sarcophage, malgré leurs deux couvercles superposés et les portillons décorés de plusieurs figures de saints, sont tous étonnement petits. Il ne s'agit pourtant pas d'*enkolpia* qui, portés au cou, ne pouvaient dépasser une certaine dimension. Un reliquaire qui autrefois faisait partie du trésor du patriarcat de Moscou nous explique la raison de cette petitesse. Il nous permet aussi de mieux comprendre l'aménagement du martyrium monumental de saint Démétrios et le rapport entre celui-ci et les reliquaires mobiles.

Mais avant de passer au reliquaire de Moscou, relevons une lipsanothèque qui, particulière à certains égards, se rattache cependant aux reliquaires que nous avons examinés. Il s'agit, cette fois, d'un *enkolpion* authentique.[38]

6. *British Museum* (1926.4–9.1). Petite boîte circulaire en or (0.039 cm. de diamètre; hauteur sans couvercle extérieur, 0.09 cm.), avec deux couvercles superposés.[39] Le premier s'ouvre sur toute la largeur de la boîte. Mais il n'en reste que le cadre annulaire sur lequel, à une époque très avancée (seizième–dix-huitième siècles), fut gravée une inscription géorgienne (v. *infra*) (Fig. 16). Le second couvercle est carré; il est décoré d'une image émaillée de saint Démétrios dans un sarcophage. Le saint est repré-

[37] Il n'est pas sans intérêt qu'en Russie on recouvrait les tombeaux des saints d'un grand tissu sur lequel était brodée son image. Il y figure cependant debout et vivant (à imaginer sans doute en état de béatitude dans l'outre-tombe). Exemples du XVI[e] et XVII[e] siècles décrits et partiellement reproduits dans Rečmenskij, *Sobranie pamiatnikov tserkvnoi stariny* (Moscou, 1913), p. 31 (1584), 9–10 (1632–3), 35, 39, 40 (XVII[e] s.). Au début du XX[e] siècle, un sarcophage nouveau en argent fut éxécuté pour le corps du saint russe Paul d'Obnorsk (*ob.* 1492). Curieusement on y aménagea, comme dans les reliques de s. Démétrios, deux couvercles superposés, avec une image en repoussé de ce saint sur chacun d'eux; sur le premier il a été représenté vivant; sur le deuxième, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine (v. photographies dans la revue *Svietil'nik*, nos. 4–5, 1913, p. 16 sq.). L'auteur de cette œuvre a dû connaître la tradition que reflète, dès le X[e] siècle, le tombeau de s. Démétrios à Salonique.

[38] Plusieurs *enkolpia* – reliquaires de s. Démétrios mentionnés par Manuel Philès (ed. E. Müller, I, 34, 133–134; II, 74, 238).

[39] O. M. Dalton, in *Recueil d'études dédiées à la mémoire de N. P. Kondakov* (Prague, 1926), pp. 275–277. Le même, in *The British Museum Quarterly*, vol. I, no. 2 (1926), p. 33 sq., pl. XVI.

senté de profil, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine. On voit les bords du sarcophage blanc et, au-dessus, un arc du haut duquel pend une lampe. Sous ce deuxième couvercle, on trouve une répétition de la même image du saint, mais exécutée en relief sur une minuscule plaquette d'or (Fig. 17). L'iconographie du saint est la même, mais, à la place de l'arc avec la lampe, on trouve un fond couvert de lignes entrecroisées et divisé en deux parties égales par une bande verticale.

A une époque indéterminée, certainement postérieure à la confection de cet objet, on y déposa de minuscules fragments de reliques, entre les deux couvercles, autour du portillon émaillé du deuxième couvercle. Il s'agit peut-être des reliques de la croix qu'évoque l'inscription géorgienne. Ce dépôt de reliques, qui n'ont absolument rien à faire avec saint Démétrios, remonterait alors aux seizième-dix-huitième siècles. Je suppose d'ailleurs que le cadre annulaire du premier couvercle enfermait primitivement, non pas un crystal de roche, comme le proposait O. M. Dalton, mais une autre image émaillée de saint Démétrios, représenté cette fois en buste, debout et de face, les yeux ouverts et probablement en costume militaire (v. *infra*, l'inscription). Cette hypothèse repose, d'une part, sur l'analogie des reliquaires rectangulaires à deux couvercles que nous venons d'étudier; une image du saint vivant n'y était-elle pas toujours superposée à l'image du saint mort? D'autre part, le revers du médaillon du British Museum présente une image émaillée en buste de saint Georges en costume militaire; mais l'inscription (émaillée également) qui l'entoure et qui se prolonge sur le pourtour du médaillon se rapporte uniquement à saint Démétrios et non à saint Georges: cette inscription suppose, à mon avis, une image de Démétrios sur le premier couvercle. Le buste de Georges, au revers, n'était sûrement qu'un pendant au buste (disparu) de Démétrios, et, à en juger d'après le costume militaire de Georges, il a dû le porter également. D'autant plus que l'inscription acclame en saint Démétrios le protecteur dans les combats:

Αἰτεῖ σε θερμὸν φρουρὸν ἐν μάχαις ἔχειν
Αἵματι τῷ σῷ καὶ μύρῳ κεχρισμένον.

"Enduit de ton sang et du myron, [le porteur du médaillon] te prie d'être chaleureux défenseur dans les combats."

Malgré une certaine maladresse dans l'expression, ces deux vers jambiques sont parfaitement clairs: comme les autres reliquaires que nous avons vus, celui-ci renfermait du sang et de l'huile du tombeau de saint Démétrios. Celui qui le portait (sur son cou) pouvait donc se considérer comme enduit

du sang et du myron du martyr et appeler à ce titre une protection de saint Démétrios, dans les batailles.

Deux particularités (en dehors de la forme circulaire) distinguent ce reliquaire des autres:

(1) Démétrios y est invoqué directement comme protecteur dans les combats, c'est-à-dire, comme saint militaire; c'est ce qui explique l'apparition, en qualité de saint "secondaire," de saint Georges.

(2) L'iconographie du saint étendu dans son tombeau n'est plus la même: au lieu de le voir d'en haut, on l'aperçoit d'un côté, de profil; la figure du martyr est entourée du sarcophage dans lequel il repose, de l'arc qui s'élève au-dessus et d'une lampe suspendue à cet arc. Cette image corrobore notre interprétation de l'image de Démétrios aux bras croisés et aux yeux clos, telle que nous l'avons trouvée sur les autres reliquaires: il s'agit bien du corps du saint dans son cercueil. Mais d'autre part, on représente ici, visiblement, le corps même — et non l'image d'un gisant sur un λάρναξ vide — et par conséquent non pas celui-ci, mais le sarcophage enfoui dans le sol, à moins qu'il ne s'agisse d'une image conventionelle. En effet, comme l'a fait observer O. M. Dalton, cette image de Démétrios rappelle de très près celle du Christ, dans le Saint-Sépulcre, telle qu'on la voit sur les sceaux des Grands Maîtres des Hospitaliers à Jérusalem.[40] Cette parenté donne peut-être une indication sur l'origine de l'image de Démétrios et sur la date du médaillon. En effet, pendant l'occupation latine de Salonique, ce sont des chanoines du Saint-Sépulcre de Jérusalem qui desservaient le sanctuaire de Saint-Démétrios. Il est probable que la nouvelle image du martyr (vu de profil dans son sarcophage et avec la lampe et l'arc, au-dessus de lui) s'inspire d'un modèle latin de Jérusalem. Le médaillon daterait alors du treizième siècle.

7. *Trésor du patriarcat de Moscou* (qui semble l'avoir prêté quelquefois au Trésor de la cathédrale de la Dormition).[41] Boîte en argent doré en

[40] W. de Birch, *Catalogue of Seals in the Department of Manuscripts in the British Museum*, vol. I (1887), nos. 4494, 4507.

[41] Cet objet fut décrit et reproduit par L. Sreznevsky dans Prokhorov, *Khristianskiia Drevnosti* (1862–1863), tome VIII. Cette vieille collection étant peu consultée, il semble avoir été perdu de vue depuis. M. Xyngopoulos, dans la monographie où il a énumeré les reliquaires de s. Démétrios, ne le mentionne pas. Le catalogue sommaire du Trésor du patriarcat (Anonyme, *Kratkij ukazatel' partiarshei riznitsy v Moskvie*, Moscou, 1906, p. 31) se contente de dire "reliquaire octogonal couronné d'une pyramide (*shatrovyi verkh*); à l'intérieur est aménagé une boîte pour reliques." Je ne trouve aucune indication sur l'époque du transfert de cet objet byzantin en Russie. On y connaît un autre objet provenant de Salonique et lié au culte de s. Démétrios: c'est, conservée à la même cathédrale de la Dormition à Moscou, une grande icone de Démétrios qui selon la tradition est peinte sur une planche du cercueil du saint. Cette planche (ou plutôt l'icone peinte sur la planche qui porte une inscription grecque) fut apportée de Salonique ainsi qu'une chemise de s. Démétrios au

forme d'édicule octogonal, avec toit en pyramide dont le haut est arraché (Figs. 19–22). L'octogone a quatre côtés plus longs alternant avec quatre côtés plus courts. En élévation, on y distingue deux zônes superposées. La zône inférieure offre, séparés par des colonnes engagées, des panneaux rectangulaires, correspondant à chaque côté de l'octogone. Ces panneaux supportent, soit des ornements (les quatre côtés étroits), soit une inscription dédicatoire (deux panneaux qui se font face), soit enfin des figures au repoussé: sur un côté, on voit le Couronnement par le Christ de l'empereur Constantin X Doukas et de l'impératrice Eudocie (Fig. 19);[42] sur l'autre, qui forme une porte à deux battants, ce sont les saints Nestor et Loupos, représentés ici, comme des "gardiens de portes"[43] (Fig. 20). La zône supérieure, moins haute, offre de chaque côté de l'octogone, un arc ouvert devant un mur de fond continu. Il se forme ainsi, au haut de l'édicule, une claire-voie qui en fait le tour. Le bas de l'arc est occupé par une espèce de balustrade que surmonte, au milieu, un grand calice. Les écoinçons entre les arcs sont décorés de motifs floraux identiques.

L'intérieur de cet objet est vide, sauf qu'on y trouve, au milieu, une petite boîte en argent, mobile, qui mesure approximativement 0.06 sur 0.03 sur. 0.02 cm. (1.5 sur 0.67 sur 0.5 verchoks).[44]

Faute de toute image de saint Démétrios sur cet objet, on n'aurait pas à le joindre aux reliquaires de ce saint n'était l'inscription-dédicace (Figs. 21–22):

Σαφὴς πέφυκα τοῦ κιβωρίου τύπος
τοῦ λογχονύκτου μάρτυρος Δημητρίου.
Ἔχω δὲ Χριστὸν ἐκτὸς ἐστηλωμένον

Grand-duc Vsevolod III de Vladimir en 1197; de là elle fut transportée à Moscou en 1380, et déposée à la cathédrale où elle subit une restauration en 1517. De quel cercueil cette planche a-t-elle pu être détachée? La seule supposition possible (à moins de refuser tout fondement à la tradition) serait, qu'il s'agit d'une planche du λάρναξ vide (cénotaphe) de surface, qui se trouvait dans le Ciboire: comme nous l'avons dit, il a pu être en bois et recouvert de feuilles de métal. Sur l'icone de la cathédrale de Moscou: S. Rodionov, *Moskovskij Bolchoi Uspenskij Sobor*, pl. 34, et I. K. Kondrat'ev, *Siedaia Starina* (Moscou, 1893), p. 104.

[42] Cette image impériale a été reproduite, détachée du reste du reliquaire, par A. Goldschmidt et K. Weitzmann, *Die Elfenbeinskulpturen*, II, 15, fig. 4.

[43] Cette expression μάρτυρος φύλακες appartient au poète byzantin Manuel Philès qui, au XIV[e] siècle, composa deux épigrammes relatifs à un reliquaire de s. Démétrios, avec la reproduction des "saints anargyres," c'est-à-dire, des saints Cosme et Damien. Le même terme de "gardiens" est applicable aux deux autres saints qui apparaissent souvent sur les reliquaires de Démétrios, Nestor et Loupos. Les deux saints ont été des compagnons de Démétrios. Manuelis Philae *Carmina*, ed. E. Müller (Paris, 1855–1857), I, 135, epigr. CCLXXIV et CCLXXVI. Cf. *ibid.*, epigr. CCLXXVI: Image de Démétrios.

[44] Je reproduis les indications données par Sreznevsky dans l'article cité ci-dessus, p. 159.

στέφοντα χερσὶ τὴν καλὴν ξυνωρίδα
ὁ δ'αὖ με τεύξας Ἰωάννης ἐκ γένους
Αὐτορειανῶν τὴν τύχην μυστογράφος.[45]

"Je suis l'image fidèle du Ciboire du martyr Démétrios transpercé par une lance. A l'extérieur, j'ai un Christ sculpté qui de ses mains couronne un beau couple. Quant à celui qui m'a exécuté, c'est Jean de la famille des Autorianes, mystographe de son état."

Comme on voit, il s'agit bien d'un reliquaire de saint Démétrios. Il prétend même reproduire fidèlement le fameux Ciboire, c'est-à-dire l'édicule qui s'élevait dans la nef de l'église de Salonique et à l'intérieur duquel, croyait-on, se trouvait la relique majeure de Démétrios. Sauf erreur, nous sommes en présence de l'unique représentation de ce Ciboire que mentionnent souvent les *Miracula* de saint Démétrios et peut-être de l'unique exemple byzantin d'un reliquaire qui se propose d'imiter un martyrium monumental.

L'inscription assure que cette imitation est fidèle (*σαφής*). Mais jusqu'où était allée cette volonté d'exactitude? Ainsi, le ciboire-reliquaire est octogonal, tandis que le Ciboire monumental que signalent les textes avait six angles et six côtés, et c'est effectivement la base hexagonale d'un édicule qu'on trouva, après l'incendie de 1917, dans la nef de Saint-Démétrios, légèrement à gauche, c'est-à-dire là exactement où les *Miracula* du septième siècle signalent le *Κιβώριον* du martyr.[46] Comment expliquer ce désaccord entre l'affirmation de la dédicace du reliquaire et la réalité? On aurait pu supposer que, par suite de transformations profondes, le Ciboire hexagonal du septième siècle aurait fait place, au onzième siècle, à un édicule octogonal. Ces transformations auraient pu se produire lors des travaux de restauration du Ciboire, après l'investissement temporaire de Salonique par les pirates arabes, en 904. On peut juger de l'importance des innovations probables, à cette époque, en se rappelant qu'elle a vu se créer autour du Ciboire les premiers aménagements exigés par l'apparition de l'huile miraculeuse émanant des reliques du martyr. De même, à partir du onzième siècle (sauf l'inscription de notre reliquaire), on ne dit plus *κιβώριον* (comme

[45] Un patriarche de Constantinople, au XIII[e] siècle, est sorti de cette famille des Autorianes; il régna, sous le nom d'Arsène de 1255 à 1260. Un peu avant (fin du XII[e] s.), un Michel Autorianos remplissait les fonctions de chartophylax: V. Grumel, *Les regestes des Actes du patriarcat de Constantinople*, I, 3 (1947), p. 191. Les "mystographes" ou secrétaires ont été nombreux à Byzance, et leur rang hiérarchique n'a pas toujours été le même. Pour s'en convaincre il suffit d'évoquer quelques sceaux de "mystographes" qui étaient en même temps juges et titulaires d'autres dignités: G. Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, pp. 545–47.

[46] Migne, *P.G.*, t. 116, 1265.

dans les *Miracula* du septième siècle, et seulement là), mais σορός ou κιβωτόν,[47] et ces termes nouveaux pourraient correspondre à un édicule refait dans l'intervalle. Il aurait pu être refait, par exemple, sur un plan octogonal, et alors le reliquaire du patriarcat de Moscou serait effectivement une "reproduction fidèle" du monument de Salonique, dans sa version médiévale. Je crois pourtant que, lorsqu'il fut reconstruit après 904, le Ciboire resta hexagonal (autrement on aurait aperçu, sur le dallage de la nef, des traces quelconques de l'édicule octogonal supposé, tandis qu'en fait on ne trouva que les bases du Ciboire hexagonal ancien). L'existence des fondations hexagonales primitives et le traditionalisme inhérant à l'architecture des martyria, devaient favoriser une pareille reprise de la forme ancienne, tout comme notre inscription, sur le reliquaire octogonal, reprend le mot κιβώριον, quoique, à Salonique vers 1060, il devait sembler archaïque (mais d'autant plus précieux pour les fidèles de saint Démétrios, "seigneur après Dieu," ὁ δεσπότης μετὰ θεὸν).[48]

Aussi, loin de mettre en doute l'intention de l'orfèvre d'imiter le Ciboire monumental de Salonique, je pense qu'elle n'était pas compromise par la substitution d'un octogone à l'hexagone: comme il a été observé,[49] en architecture monumentale paléochrétienne et médiévale, l'imitation d'un édifice, par exemple, d'une construction à plan rayonnant, impliquait bien l'emploi d'un plan central, mais non pas d'un type plus précis de ce plan, que l'architecte modifiait selon le cas (rotonde, polygones divers, plans cruciformes, étaient tous considérés comme equivalents).

Je crois donc que la différence dans le nombre des côtés n'exclut point la volonté de l'orfèvre d'imiter le Ciboire-martyrium de saint Démétrios. La forme même d'un édicule polygonal donnée au reliquaire suffirait à prouver cette intention, car à ma connaissance aucun corps saint autre que celui de saint Démétrios ne nous a été decrit comme étant déposé sous un ciboire polygonal (d'autres martyria polygonaux, assez fréquents, sont des édifices [50] et non pas des édicules-meubles renfermant immédiatement la relique). Je relèverai, en outre, un élément d'architecture qui a toutes les chances d'imiter effectivement le Ciboire de Salonique: je pense à la claire-voie qui occupe le haut des parois du ciboire. Voici un trait, original, qu'on ne trouve point sur les innombrables ciboires byzantins qu'on connait (ciboires originaux et leurs images en peinture); j'entends ceux qui surmontent un autel. Par contre, la claire-voie sous la corniche est typique pour les mau-

[47] *Ibid.*, pp. 1418, 1421. Anne Comnène, *Alexiade*, II, 8, p. 116 (Bonn); I, 89 (Budé).
[48] Migne, *P.G.*, t. 116, 1260.
[49] Krautheimer, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, V (1942), 1, sq. M. Ecochard, dans *Bulletin d'études Orientales*, VII, 79 sq.
[50] Grabar, *Martyrium*, I, 141 sq.

solées de l'époque romaine; elle appartient aux traits spécifiques de l'architecture funéraire.[51] Or il était naturel qu'on s'en soit inspiré pour un édicule-reliquaire de corps saint.

Un autre reliquaire du haut moyen âge (dixième siècle, plutôt que fin dixième ou onzième siècle) confirme cette influence de l'architecture funéraire de la fin de l'Antiquité. Je pense au reliquaire dit "Lanterne Saint-Vincent," à Conques (Fig. 18).[52] Cet objet imite un édicule sépulcral d'un type très répandu à l'époque impériale: élancé comme une tour, il est cubique à la base et circulaire dans sa partie supérieure.[53] Huit colonnes engagées font le tour de la rotonde de l'étage qu'il faut imaginer comme une espèce de terrasse à claire-voie. Entre les colonnes, on voit une balustrade (avec bustes de saints), et au-dessus, un espace vide qui est rempli de plaques de cristal, de corne et de verre, à travers lesquelles on apercevait les reliques. Nous ignorons le monument funéraire précis qu'imitait peut-être le reliquaire de Conques (martyrium de saint Vincent?). Celui de saint Démétrios, comme le dit l'inscription, reproduisait le Ciboire-martyrium du grand saint de Salonique: grâce à cet objet, nous apprenons que ce Ciboire-martyrium (qui n'était pourtant pas un édifice indépendant, mais un grand meuble liturgique, fixé à l'intérieur de la basilique) gardait, jusqu'en plein onzième siècle, le reflet de l'architecture funéraire des premiers *martyria.*

Un autre détail apporte une indication précieuse. Sous chacun des huit arcs de la claire-voie, au haut du reliquaire, on voit un grand calice. Il s'agit sûrement, non pas de vases liturgiques, mais de luminaires en forme de calice, ce que les Grecs appelaient des "cratères." On en mettait justement sur le sommet des ciboires et des parois d'iconostase, comme en témoignent la description de Sainte-Sophie de Constantinople, par Paul le Silentiaire,[54] et plusieurs représentations figurées (plat de Riha à Dumbarton Oaks,[55] miniature de l'Evangile Marcian. gr. I, 8, fol. 13).[56] Contrairement à ces cratères-là, ceux du reliquaire n'ont pas de cierge en argent au milieu du vase. Il est donc probable qu'on y fixait des cierges véritables. Il n'est pas sans intérêt, d'autre part, de rappeler l'emplacement des luminaires (de forme différente?) sur les tribunes de Sainte-Sophie: comme sur le reli-

[51] Exemples: *ibid.*, pl. I, 3, et surtout de nombreux spécimens de ces édicules sur les peintures et reliefs qui figurent le "paysage sacré": Rostovtzeff, dans *Zapiski de la Société Archéol. Russe* du département Classique, t. VI (1908), pl. III, V, VII, et figs. 9, 10, 12.

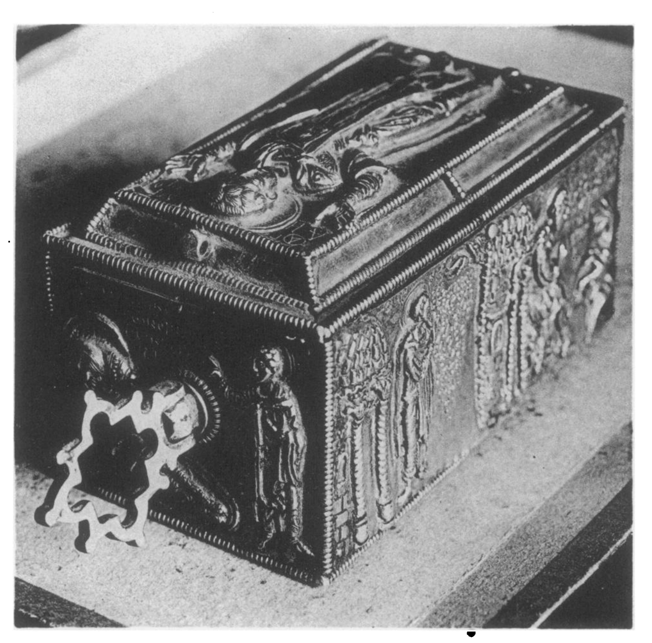
[52] Cabrol, *Dict.*, *s.v.* Conques.

[53] Exemples: Rivoira, *Architettura romana*, fig. 3; P.S. Bartoli, *Gli antichi sepolcri*, Rome, 1768, pl. 36; J. B. Montano, *Scielta di varii tempietti antichi, Libro primo*, pl. 29, 42, 62; *Libro secondo*, pl. 26.

[54] Vers 720–744–751 (Bonn, p. 35, 36).

[55] Pierce et Tyler, *Art byzantin*, t. II, pl. 144.

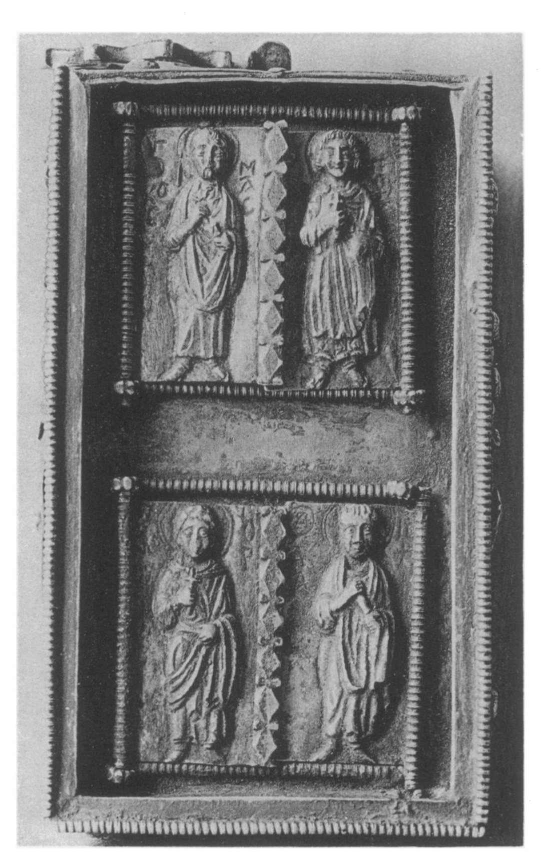
[56] K. Weitzmann, *Die byz. Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts* (1935), pl. XVII, 93.



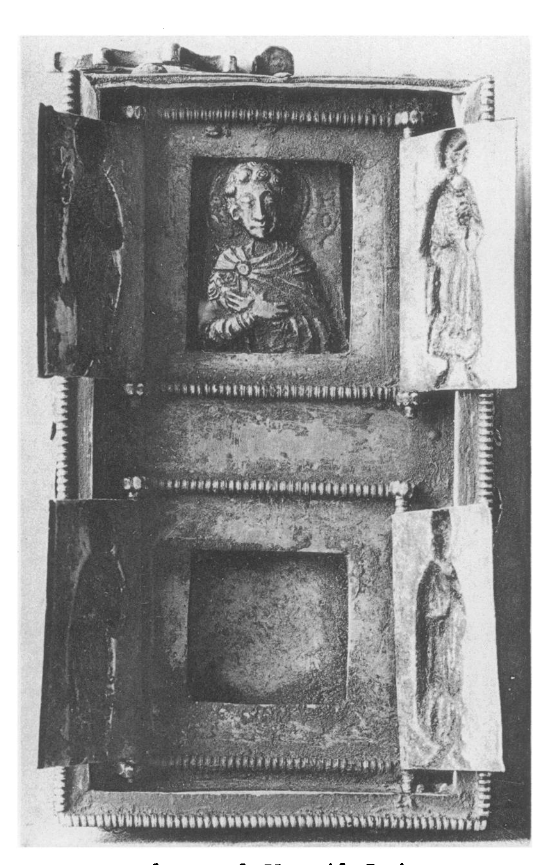
1. Reliquaire de Vatopédi. Vue d'ensemble



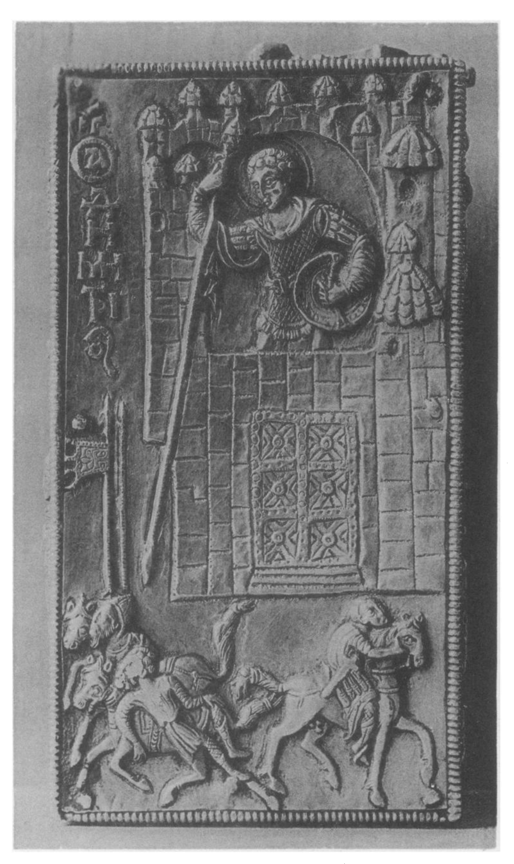
2. Reliquaire de Vatopédi. Couvercle supérieur



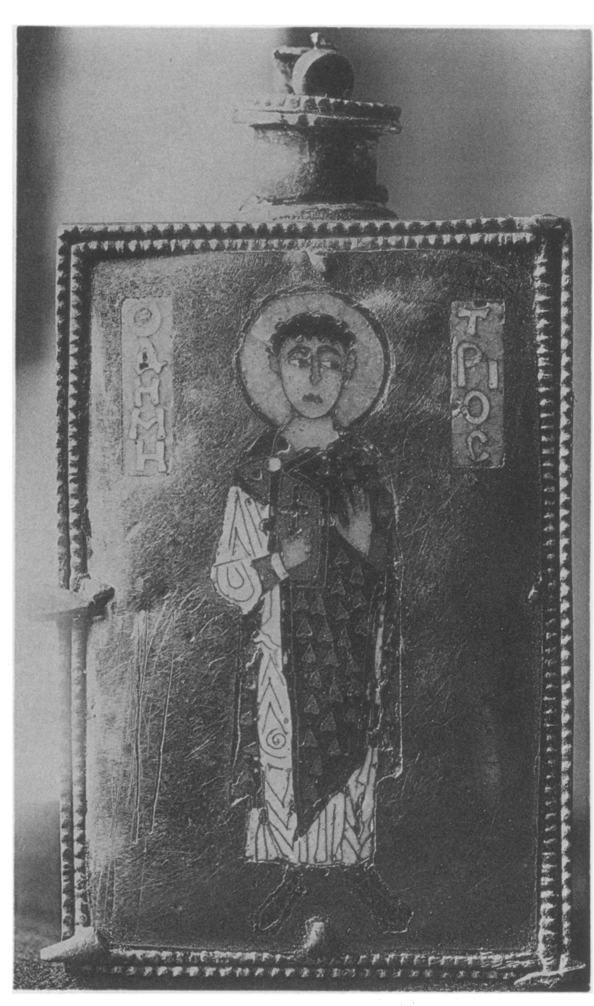
3. Reliquaire de Vatopédi. Deuxième couvercle



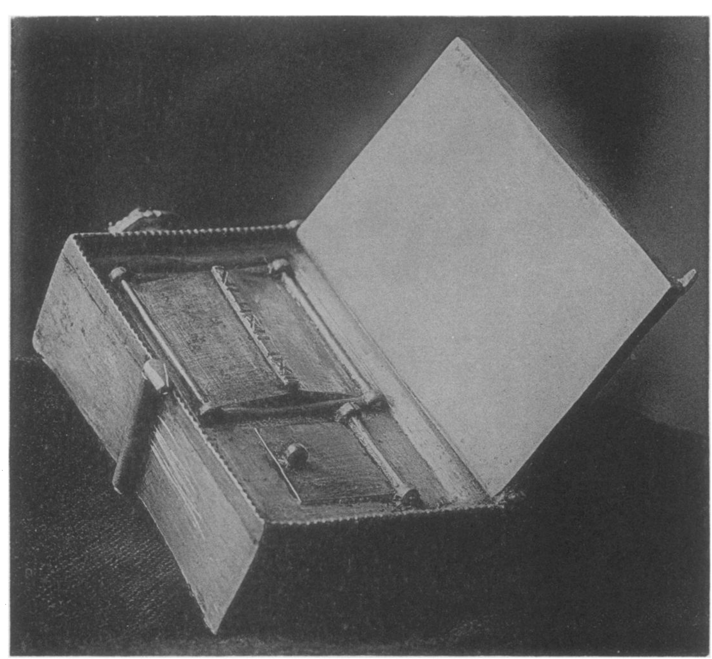
4. Reliquaire de Vatopédi. Intérieur



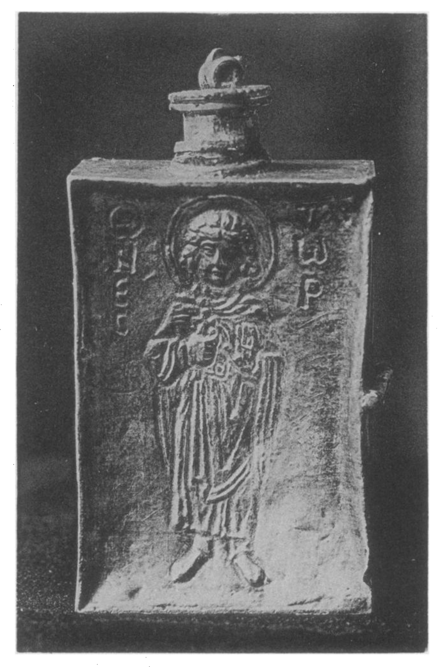
5. Reliquaire de Vatopédi. Côté inférieur



6. Halberstadt. Trésor de la Cathédrale, No. 16a. Côté supérieur



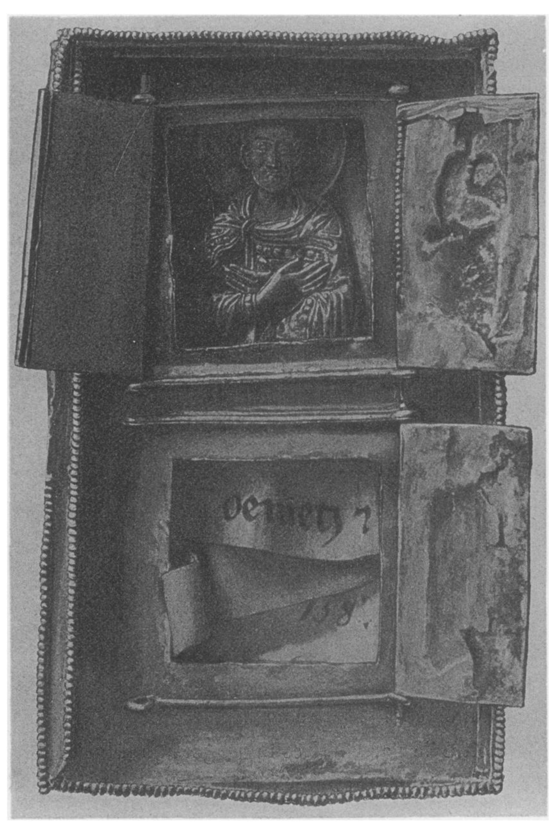
7. Halberstadt Trésor de la Cathédrale, No. 16a. Vue d'ensemble



8. Halberstadt. Trésor de la Cathédrale, No. 16a. Côté inférieur



9. Halberstadt. Trésor de la Cathédrale, No. 24. Couvercle extérieur



11. Halberstadt. Trésor de la Cathédrale, No. 24. Intérieur du reliquaire



10. Halberstadt. Trésor de la Cathédrale, No. 24. Deuxième couvercle



12. Halberstadt. Trésor de la Cathédrale, No. 24. Côté inférieur



13. Halberstadt. Trésor de la Cathédrale, No. 26. Intérieur du reliquaire



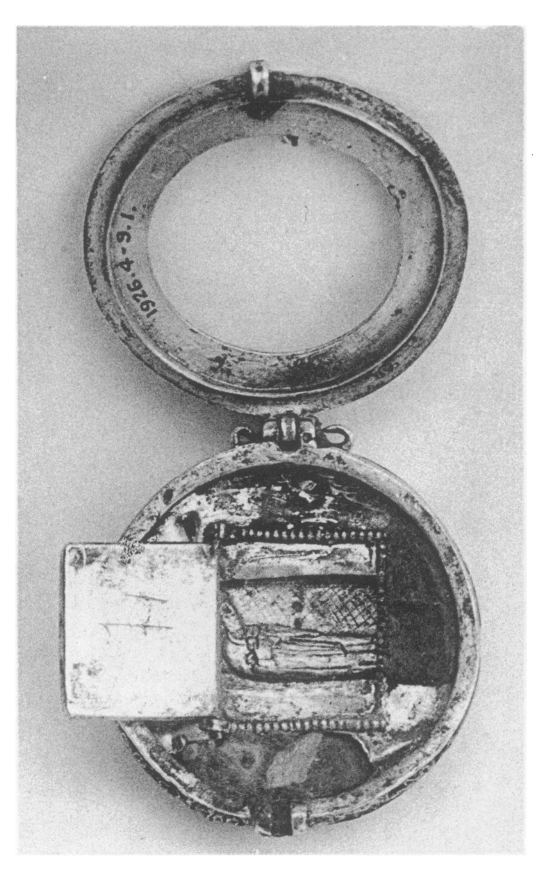
14. Halberstadt. Trésor de la Cathédrale, No. 26. Côté inférieur



15. Reliquaire de Vatopédi. Relief sous le deuxième couvercle



16. Reliquaire du British Museum. Vue extérieure



17. Reliquaire du British Museum. Deuxième image du saint



18. Reliquaire de Conques dit Lanterne Saint-Vincent



19. Reliquaire du Patriarcat de Moscou. Constantin X Doukas et Eudoxie

20. Reliquaire du Patriarcat de Moscou. Les saints Nestor et Loupos



21. Reliquaire du Patriarcat de Moscou. Première moitié de la dédicace



22. Reliquaire du Patriarcat de Moscou. Deuxième moitié de la dédicace

quaire, ils étaient fixés sur un pied-droit qui marquait le milieu de chaque balustrade, entre deux piliers portant un arc.[57] Tandis que sur les iconostases ou ciboires représentés au huitième siècle dans les mosaïques de la Nativité de Bethléem, on voit certaines lampes posées sur un tirant de bois ou de fer qui réunit les départs d'un arc,[58] c'est-à-dire a la même hauteur que le sont les "cratères" sur le reliquaire. Notre pièce d'orfèvrerie répondait donc probablement à un aménagement réel, sauf bien entendu l'échelle des cratères trop grands par rapport à l'édicule. Ces luminaires extérieurs entouraient d'une "couronne de lumière" le fameux Ciboire du martyr et perpétuaient ainsi l'usage antique de fixer les cierges allumés sur l'architrave des baldaquins funéraires qui surmontaient les reliques des saints (un médaillon paléochrétien représente le ciboire de saint Laurent garni de ces cierges).[59] A Salonique, un aménagement (couronne de cratères) qui était en harmonie avec l'architecture du Ciboire avait remplacé ou canalisé les offrandes individuelles de luminéraires. Celles-ci ont dû se pratiquer cependant mais c'est peut-être à l'intérieur du ciboire qu'on faisait brûler les cierges apportés par les dévots. Un récit des *Miracula* parle précisément des cierges, grands et petits, que le gardien du Ciboire avait à allumer et à surveiller, dans le Ciboire.[60] Il est probable, sans être certain, que ces cierges étaient des offrandes. Il n'est pas douteux enfin qu'une lampe brûlait à l'intérieur du Ciboire, au-dessus des reliques du saint,[61] comme sous tant d'autres ciboires quels qu'ils soient (par exemple, au-dessus des autels), et, si mon interprétation d'un texte des *Miracula* est juste, un autre cratère (*πολύφωτος . . . κρατήρ*) [62] pendait sur une chaîne de fer fixée sous le toit de la basilique, au-dessus du sommet du Ciboire.[63] Le reliquaire nous renseigne ainsi d'une façon satisfaisante sur l'aspect extérieur de la partie haute du ciboire: claire-voie garnie de lampes et toit pyramidal (qui se terminait

[57] Je dois ce rapprochement suggestif à M. Ernst Kitzinger.

[58] Voir la photographie reproduite par H. Stern, dans *Cahiers Archéologiques*, t. III (1948), pl. IV, 1 (concile de Salonique). D'une façon plus générale, il existe une parenté certaine entre les images architecturales des mosaïques de Bethléem et l'aspect extérieur du reliquaire-ciboire de Moscou; notons: (1) luminaires posés sur les tirants; (2) espace ouvert sous les arcs; (3) murs continus au-dehors des tirants.

[59] Garrucci, *Storia dell'arte crist.*, t. VI, pl. 480, 9. Sur les luminaires autour des tombeaux des saints, par exemple, s. Paulin de Nola, poema XV, v. 98–103, tombeau de s. Félix: Migne, *P.L.*, LXI, 467.

[60] Migne, *P.G.*, t. 116, 1249–1252.

[61] On la voit représentée sur le reliquaire-médaillon du British Museum, le n° 6 de notre liste.

[62] Migne, *P.G.*, t. 116, 1276.

[63] Et non pas à l'intérieur du Ciboire, suspendu au sommet de celui-ci. Cette dernière interprétation (Xyngopoulos, p. 116) ne tient pas assez compte du contexte: la foule assistait à un incendie qui s'était déclaré dans le Ciboire; on s'inquiétait surtout en pensant que le feu pouvait s'étendre à l'église et notamment à cause de cette lampe. Or, si celle-ci se trouvait dans le Ciboire, elle ne pouvait contribuer à allumer le plafond de l'église.

certainement par une croix; si l'on a tenu à être précis, celle-ci était fleurie et posée sur une boule).

Par contre, les parois de l'octogone du reliquaire ne reproduisent pas l'aspect des murs droits du Ciboire authentique. Il suffit de se rappeler que deux de ces parois sont occupées par l'inscription-dédicace du reliquaire, une troisième offre l'image du couple impérial, et quatre autres montrent des motifs floraux, beaucoup trop grands pour reproduire le décor réel des façades de l'édicule. Il n'y a que le dernier côté de l'octogone, celui qu'occupe une porte à double battant, qui a des chances de s'inspirer des portes réelles du Ciboire. De leur côté, les *Miracula* ne nous renseignent pas sur l'aspect extérieur de l'édicule. On peut seulement en tirer qu'il était fermé par des portes (auprès desquelles se tenait un gardien) et que, de l'extérieur, on ne pouvait voir ce qui se passait au-dedans: à l'époque ancienne (septième siècle), ce n'est qu'en rêve [64] que l'aménagement de l'intérieur était révélé aux fidèles: preuve, semble-t-il, qu'on n'y pénétrait même pas normalement; depuis le dixième siècle, il est peut-être devenu plus accessible, mais rien ne prouve qu'on pouvait apercevoir l'intérieur autrement qu'en y accédant par les portes. Il me semble par conséquent que les murs droits du Ciboire, sous la claire-voie, étaient continus et clos, contrairement à ce qu'on voit, par exemple, au ciboire du Saint-Sépulcre et du tombeau de saint Laurent, d'après les image des ampoules et des médailles, où des grilles remplacent les parois continues. Il faut dire, d'ailleurs, que la claire-voie, telle qu'on la voit sur le reliquaire, c'est-à-dire ouverte vers l'extérieur seulement et fermée vers l'intérieur, suppose des murs pleins au-dessous: c'est ce qu'on voit notamment sur les monuments funéraires antiques qui offrent des exemples de pareilles claire-voies sous la corniche.[65]

Il y a tout lieu de croire que l'image du couple impérial de Constantin X Doukas et de sa femme Eudocie ne se trouvait pas sur l'une des parois du Ciboire monumental, mais uniquement sur le reliquaire. L'inscription-dédicace n'est pas suffisamment explicite à cet égard, mais l'iconographie de l'image impériale me semble exclure l'hypothèse d'un portrait qui aurait figuré sur l'édicule. En effet, fixé sur le Ciboire monumental, il n'aurait pu être qu'une manifestation de la dévotion du couple impérial pour saint Démétrios et il en porterait alors la marque iconographique, en figurant les souverains devant le martyr (comme sur toutes les mosaïques votives, dans la basilique de Saint-Démétrios).[66] Or il n'en est rien, et cela s'explique si le donateur du reliquaire, le mystographe Jean Autorianos, au lieu de reproduire un portrait impérial décorant le Ciboire de Salonique, avait pris lui-

[64] Migne, *P.G.*, t. 116, 1217, 1265–68.
[65] Exemples ci-dessus, note 51.
[66] Grabar, *Martyrium*, t. II, figs. 141–147.

même l'initiative d'orner le *reliquaire* qu'il commendait d'une image du couple regnant. Il ne s'agissait plus d'exprimer iconographiquement la dévotion de l'empereur et de l'impératrice à saint Démétrios, mais de montrer les souverains selon une iconographie courante et officielle. Or il n'y a rien de plus officiel que le type adopté pour le reliquaire, et qui, en représentant le couple impérial bénit par le Christ, proclame en fait la légitimité du règne et, étant donné l'inspiration divine qu'il reçoit, la perfection de ce gouvernement. Un portrait de ce genre équivaut à une acclamation: "Beaucoup d'années aux souverains Constantin et Eudocie bénits par le Christ," comme on en entendait à chaque cérémonie du palais.

Le reliquaire qui, commandé par un particulier, ne semble pas avoir été offert à l'empereur (la dédicace le mentionnerait), soulève un problème intéressant. A en juger d'après ce reliquaire, un particulier était autorisé à reproduire le portrait du basileus regnant sur un objet dû à son initiative. La démarche fait penser aux consécrations d'effigies impériales à l'époque païenne. Mais on aimerait savoir si, sous l'Empire Chrétien, des dispositions légales réglaient le droit des particuliers à cet égard?

Comme je l'ai dit plus haut, il n'y a qu'une seule des huit parois du reliquaire (celle des portes) qui pourraît s'inspirer directement du Ciboire monumental, muni lui-même d'une porte d'entrée. Faut-il aller plus loin et admettre que les images des saints Nestor et Loupos, qui ornent les battants de la porte du reliquaire, reproduisent des figurations semblables sur la porte du Ciboire? Manuel Philès a certainement donné le vrai sens de cet emplacement en disant que ces acolytes de saint Démétrios étaient ses *φύλακες*: [67] on ne saurait imaginer une place plus convenable aux "gardiens" que les battants des portes. Et il y a de fortes chances à ce que, après le dixième siècle (car avant cette époque, les *Miracula* ne mentionnent jamais Nestor et Loupos en parlant du martyrium de Saint Démétrios), les portes du Ciboire aient présenté effectivement des images (en relief?) de ces deux saints. On ne peut, certes, en avoir la certitude, car les textes ne mentionnent ni ces images ni même un culte quelconque des acolytes de saint Démétrios auprès des reliques de celui-ci; quant aux autres reliquaires, nous les avons vu fixer les images de Nestor et de Loupos — accompagnés des saints anargyres Côme et Damien — sur les portillons du couvercle du sarcophage.[68] Ce ne sont pourtant pas des contre-indications, car, d'une part, les descriptions du Ciboire postérieures au dixième siècle et les indications sur le culte de saint Démétrios sont singulièrement incomplètes; et, d'autre part, les orfèvres qui confectionnèrent les petits reliquaires en forme de sarcophage

[67] Manuelis Philae, *Carmina*, éd. E. Müller, I, 135, épigr. CCLXXVI (*κιβώτιον ἔνθα ἵσταντο μάρτυρες φύλακες*).

[68] Voir plus haut les reliquaires 1 et 3 de notre liste.

ont pu transporter sur les portillons du couvercle de ces boîtes les images qui, sur le reliquaire de Moscou, décorent les portes du Ciboire, parce que ces reliquaires minuscules ne comportaient pas de reproduction du Ciboire (on notera cependant que les saints acolytes y apparaissent encore sur des portillons). On aurait pu se dire, étant donné le nombre plus élevé des petits reliquaires sarcophages, que leur témoignage est plus valable que celui du reliquaire-Ciboire unique. Mais ce dernier semble reproduire d'une façon plus complète le monument original de Salonique (voir plus loin), et c'est pourquoi les indications sur l'aspect de celui-ci, après le dixième siècle, me semblent plus importantes. Bref, je maintiendrais volontiers l'hypothèse d'une porte du Ciboire ornée des effigies des saints *φύλακες*, Nestor et Loupos, et peut-être aussi des saints guérisseurs Côme et Damien. Quoiqu'on les voit tous sur le couvercle des petits reliquaires, il n'est guère probable que sur le *λάρναξ* authentique de saint Démétrios on ait pu représenter des saints autres que le martyr lui-même. Par contre, la porte d'entrée du Ciboire convenait fort bien à leurs images, et le reliquaire du patriarcat de Moscou le suggère précisément.

Fait surprenant: dédié à Démétrios et imitant le Ciboire de son martyrium, ce reliquaire n'offre aucune image de Démétrios lui-même. On peut être sûr cependant que cette absence d'un portrait de Démétrios n'est due qu'à l'état actuel du reliquaire, qui doit être incomplet. L'image de Démétrios, indispensable, a dû se trouver sur une partie du reliquaire, qui n'est plus. Or, la boîte en forme de ciboire étant conservée entièrement (sauf le sommet du toit pyramidal où l'on ne saurait reconstituer une statuette du saint), la partie qui manque n'a pu se trouver qu'à l'intérieur de cette boîte. On penserait notamment à un récipient plus petit qui envelopperait discrétement la relique de Démétrios, les dimensions trop grandes et la forme d'une boîte en ciboire n'étant guère favorables pour servir de récipient immédiat. Or, il se trouve que le reliquaire du patriarcat de Moscou n'a plus sa relique,[69] mais qu'on y voit fixée à l'intérieur, une petite boîte, vide également (la description par Sreznevsky ne dit pas (malheureusement, si elle est fermée de tous les côtés ou si, comme je suppose, elle reste ouverte sur l'un de ses petits côtés, celui qui se trouve du côté des portes du reliquaire-ciboire). Cette boîte, rectangulaire, mesure, selon Sreznevsky, 1.5 sur 0.67 sur 0.5 verchoks russes, soit environ 0.06 sur 0.03 sur 0.02 cm. Il n'est pas douteux que c'est dans cette boîte qu'on glissait le récipient rempli des reliques de Démétrios et sur lequel il devait y avoir son portrait, comme sur tous les petits reliquaires-sarcophages.

Or, il me semble que nous possédons encore ce récipient, qui n'est autre

[69] Il n'en refermait plus vers 1868, lorsque Sreznevsky publia sa description (cité note 41).

que le petit reliquaire mentionné plus haut sous le numéro 5 et qui appartient au Trésor de la Lavra, au Mont-Athos. En effet, la forme et les dimensions (0.043 sur 0.025 sur 0.013 cm.) de cet objet permettraient fort bien de l'introduire dans la petite boîte que Sreznevsky signale à l'intérieur du reliquaire de Moscou. D'autre part, on s'en souvient, l'objet de la Lavra présente précisément ces images de saint Démétrios (en orant et mort) qui manquent sur le reliquaire-ciboire du patriarcat de Moscou. Les liens entre ces objets se ressèrent du fait que la petite boîte de la Lavra n'offre pas d'images de Nestor et Loupos (qui apparaissent pourtant sur la plupart des autres petits reliquaires du même genre). En effet, ces saints sont représentés sur la porte du reliquaire de Moscou. Autrement dit, ce qui manque à l'un de ces objets se retrouve sur l'autre (d'une part, Démétrios, de l'autre, ses deux acolytes), et aucun sujet ne se répète deux fois (comme cela aurait été le cas, si on combinait le reliquaire-ciboire de Moscou avec les petits reliquaires de Vatopédi ou de Halberstadt; les images de Nestor et Loupos apparaîtraient alors deux fois). Enfin, sur le pourtour de la petite boîte de la Lavra, on lit les trois vers que j'ai cités plus haut et qui, avec la nature de la relique déposée (sang de saint Démétrios), nous apprennent le nom du donateur qui s'appelle Jean.

Or, on s'en souvient, le donateur du reliquaire de Moscou porte le même nom et, sur cet objet aussi, court une inscription versifiée, qui d'ailleurs est d'un mètre très semblable. Certes, le nom de Jean est très commun, mais l'ensemble des arguments que je viens d'énumérer donne presque la certitude que primitivement les reliquaires de la Lavra et de Moscou n'en faisaient qu'un et que la petite boîte rectangulaire de la Lavra était enfermée dans le reliquaire-ciboire du patriarcat de Moscou (glissé dans le récipient-cadre fixé dans celui-ci et qui s'y trouve encore). C'est alors seulement, c'est-à-dire, en imaginant ce rapport entre le petit reliquaire de la Lavra et celui de Moscou, qu'on comprend: (1) pourquoi le petit objet de la Lavra et tous ceux qui lui ressemblent (Vatopédi, et les trois exemplaires de Halberstadt) cherchent à donner l'impression d'un sarcophage avec le saint qui y repose; (2) pourquoi ces objets sont si minuscules et munis d'une poignée sur l'un des petits côtés. Lorsqu'on inventa cette forme de reliquaire-sarcophage, on se proposait visiblement d'évoquer la partie centrale ou intérieure du martyrium de Salonique, à savoir, le sarcophage de Démétrios et ce qu'on pouvait y voir de la relique du saint. Et d'autre part, on faissait ces sarcophages petits et avec poignée sur l'un des petits côtés parce que, dans certains cas tout au moins, on les introduisait à l'intérieur d'une boîte en ciboire, qui, elle aussi, imitait une partie du monument réel de Salonique, à savoir son cadre monumental extérieur (certains autres de

ces petits reliquaires étaient portés attachés au cou: Manuel Philès les nomme souvent des *enkolpia*).[70]

Je ne sais pas si on se donnait souvent la peine d'être aussi complêt que dans le cas du reliquaire reconstitué de Moscou-Lavra? Il est donc possible – sans être certain – que les reliquaires-sarcophages de Halberstadt (deux sur trois) et de Vatopédi, qui réunissent les images de Démétrios et de ses acolytes, n'ont jamais été enfermés dans des boîtes en ciboire. Il n'en reste pas moins que ce ne sont que des éléments emancipés d'un ensemble auquel ils doivent leurs dimensions et leur forme, voire l'idée d'une imitation du sarcophage. Quant à cet ensemble, dont on ne connaît plus qu'une seule replique, elle est ce que dit l'inscription sur l'objet de Moscou, c'est-à-dire une imitation du martyrium de Salonique dans son ensemble: édicule et sarcophage, le *κιβώριον* (ou *κιβωτός* ou *σορός*) et le *λάρναξ* des textes.

[70] M. Philès, *loc. cit.*, I, 34, 133–134; II, 74, 238. L'un de ces *enkolpia* (I, 133–134) a appartenu au déspote Démétrios Paléologue qui avait fait du grand saint de sa capitale son saint protecteur.